

**Chronique de l'actualité littéraire saisie dans les journaux et parfois sur les ondes
(mars – mai 2007)**

APPEL

Les lecteurs souhaitant enrichir cette rubrique peuvent envoyer les échos, curiosités et cancans recueillis dans les expositions, sur la toile, dans les journaux, à la télévision ou dans la vraie vie à l'adresse suivante : ph.didion@orange.fr

Les belles phrases du trimestre. « *Garden of Love* [Marcus Malte, Zulma] aurait pu avoir quelque chose de *Jules et Jim* si Marcus Malte n'avait pas compris, en plus, que le désir est, avant tout, un chien de l'enfer qui rôde entre les tombes des jardins de l'amour » *Le Figaro littéraire*, 29 mars.

« Une femme qui s'est tuée ne saura jamais si un homme qui l'a quittée lui manque » Gaëlle Obiégly, *La Nature* (L'Arpenteur).

« Elle venait de terminer son hors-d'œuvre lorsqu'elle sentit cette légère démangeaison sur la joue droite. [...] Elle comprit qu'une larme venait de couler de son œil, chercha une explication à ce phénomène, puis passa à autre chose » Catherine Locandro, *Les Anges déçus*, Héloïse d'Ormesson.

« Elle ferma son portable comme un poudrier » Jean-Marc Parisi, *Avant, pendant, après* (Stock) cité par Arnaud Viviant dans *Le Masque et la Plume* du 29 avril.

« Babel : en employant volontairement ce mot dans le titre de son premier roman [*Babel minute zéro*, Denoël], Guy-Philippe Goldstein évoque une tour qui en appelle d'autres », *Le Figaro littéraire* (10 mai).

« Mes nerfs se tortillent comme des lombrics condamnés à l'hameçon » Philippe Delepiepierre, *Les Gadoues*, Liana Lévi.

Références. On ne sait si c'est à prendre pour un compliment : « Troyat excelle dans le portrait, l'examen psychologique. Il ne dédaigne pas la description minutieuse des cérémonies ; il y avait un brin de Zitronne dans cet académicien » (*Le Monde*, 6 mars)

Brosse à reluire. Max Gallo travaille à son admission à l'Académie française et salue Alain Decaux [*La Révolution de la croix. Néron et les chrétiens*, Perrin] dans *Le Figaro littéraire* (9 mars) : « Son récit se méfie de l'emphase, reste à hauteur d'homme, lorsqu'il rappelle, par exemple, que Néron, avait dix-sept ans : "C'est l'âge où nos gosses passent le bac. Etait-on moins gosse à Rome, au Ier siècle, que nos enfants du XXe ?" Mais cette proximité qu'il crée avec le monde romain et chrétien, loin de rendre prosaïque *La Révolution de la croix* en souligne au contraire l'exceptionnalité. »

Alice Ferney dans *Le Figaro littéraire* (26 avril) : « Maintenant que j'ai refermé *Ce qu'en dit James* (Seuil), j'éprouve une envie joyeuse de rencontrer madame Dominique Schneider qui en est l'auteur. Elle est si drôle, spirituelle et cultivée que l'on imagine passer à ses côtés un moment délicieux. Il doit suffire, sans la déranger, de l'écouter parler des auteurs qu'elle fréquente avec assiduité. C'est dire combien la lire est vivifiant : on en redemande, on fait le curieux, on voudrait entendre parler la dame qui écrit si brillamment. »

Tendance. *Le Figaro littéraire* (15 mars) se montre toujours soucieux des menaces qui pèsent sur la langue française. Alain Finkielkraut dans un entretien : « Ce n'est plus la mémoire nationale qui forme le monde commun, c'est la télévision, ce lieu où les "people" bazardent ostensiblement l'héritage et mettent à parler n'importe comment la même application que la classe cultivée d'hier mettait à s'exprimer dans une langue choisie. » Même constat dans la chronique de Claude Duneton qui rend compte d'un livre de Philippe Barthelet (*Baralipions*, Rocher) : « A l'évidence, la défense du français y occupe une place distinguée, mêlée de réflexions où se coule une dose de lucide désespérance : "Il est fâcheux de passer pour une ganache et quasi pour un suspect chaque fois que l'on avoue aimer sa langue et que l'on professe ne pas se résigner à la voir disparaître, du moins pas d'un cœur léger." »

Sur le même thème, le même supplément donne, le 3 mai, la parole à Jacqueline de Romilly (*Dans le jardin des mots*, de Fallois) : « Des fautes de liaison peuvent donc être graves. Peut-on imaginer de dire "mes/amis" sans faire de liaison ? Peut-on parler d'"un/homme" sans la faire ? Je comparerais volontiers ceux qui massacrent les liaisons et les mettent au petit bonheur, à ceux qui sont atteints d'ataxie locomotrice. Oui, c'est là une maladie... »

Le coin des cuistres. *Le Monde des livres* (6 avril) souligne que *La nuit prend son temps* (Christine Fischer, Seuil) « premier roman d'une rare densité » débute par une interrogation de Julia Kristeva : « Et si le désir n'était qu'une pellicule géniale et divertissante mais extrêmement fragile qui se développe sur l'océan de la pulsion de mort ? » Et de nous rassurer illico : « *La nuit prend son temps* fournit des réponses à cette question centrale. Christine Fischer fouille son désir, et l'illusion de son désir, dans un texte sûr, parfois puissamment érotique et superbement écrit. » Bref, pour trouver mieux, on peut se fouiller.

« A mesure que le désir s'offre en vain, il puise sa mesure dans la perte qui le conçoit pour chercher des mots qui ne peuvent le combler puisqu'ils sont issus de n'être pas ce qui n'est plus », Jean-Paul Iommi-Amunategui, *L'Attachement* (Denoël), cité par *Libération* (26 avril) qui commente : « La phrase est nouée à ce qui la délite. Parfois le lecteur renâcle pendant l'ascension de l'abîme. » On se demande bien pourquoi.

Mots doux. Rubrique En panne du *Figaro Magazine* (10 mars) : Irène Frain (*Au royaume des femmes*, Fayard) : « Parfois, Mme Frain se prend pour un écrivain : page 523, une phrase de 14 lignes pour décrire l'apparition d'une montagne fait rire. »

Une semaine plus tard, c'est Françoise Chandernagor (*La voyageuse de nuit*, Gallimard) qui est mise à l'honneur dans la même rubrique : « Les derniers jours de l'héroïne, atteinte d'un cancer du foie, et les états d'âme de ses quatre filles devraient nous émouvoir, ils nous donnent la migraine. Comme on le dit d'un terrain hippique gorgé d'eau, le roman de Madame Chandernagor est lourd. »

Le Figaro littéraire (22 mars) n'aime pas François Jauffret, « coqueluche de ceux qui jugent que les bons sentiments font forcément de la mauvaise littérature et qui confondent verve et style », et qui a reçu le Prix France Culture – *Télérama* pour ses *Microfictions* (Gallimard). Le supplément note avec une certaine délectation que « malgré tout ce bruit médiatique, son roman a déjà quitté, deux mois après sa sortie, les listes des meilleures ventes. »

Pas tendre Claude Michel Cluny quand il parle des poètes reconnus dans *Le Figaro littéraire* (26 avril). Prévert d'abord : « Le succès de ses recueils, *Histoires, Paroles...* vient de ce qu'on prit pour neuve sa prose relâchée, pour de l'audace des banalités scandées par "le bruit

de l'œuf dur" sur le zinc. » Sa présence dans la Pléiade : « une aberration bien digne du temps ». On se souvient de Houellebecq qui fut encore moins amène avec son "Jacques Prévert est un con". Plus loin, c'est René Char, « petit-maître de l'obscurité » qui reçoit sa volée de bois vert : « La vacuité des formules et des métaphores installe un vide qui se voudrait métaphysique et ne peut que faire, charitablement, sourire. L'œuvre est ainsi surfilée de prétendus aphorismes assez sots. »

Internet. Dans son Alamblog, Eric Dussert présente une intéressante contribution de Guillaume Zorgbibe qui se penche sur la mode des "coups de cœur" des libraires : « Depuis quelques mois, des chroniqueurs d'un genre nouveau agrémentent les programmes télévisés "culturels" : les libraires. On s'étonnerait, pour un peu, de n'avoir pas donné plus tôt la parole à ces authentiques passionnés, à ces serviteurs de l'écrit, à ces amis du genre humain. Il en est de plusieurs types, mais l'observateur attentif saura repérer des constantes : l'homme libraire est un taiseux, plutôt bien en chair – c'est un bon vivant – et on devine sa veste de tweed indémodable imprégnée de parfums subtils de tabac à pipe. [...] Chez la femme libraire, il y a de la tragédienne ; sa féminité exacerbée n'est que l'attrayante parure d'une vie intérieure des plus intenses. Ces Sarah Bernhardt du massicot vibrent de leur intimité avec le livre. Mais surtout, ces libraires ont des émotions. Plus précisément, ils éprouvent à intervalles réguliers une émotion spécifique que l'on appelle "coup de cœur". C'est même à ces "coups de cœur" que l'on reconnaît le libraire télévisuel. Comme une carmélite aspirant à la contemplation de son Seigneur, tout son être tend au "coup de cœur". Lui seul, autant l'admettre, connaît cette griserie : à la faveur de sa réclusion il fait l'expérience de ce qui restera étranger au journaliste ou au critique (blasés), à l'éditeur (mercantile), à l'écrivain (misanthrope), sans parler de l'universitaire (frustré). Plutôt que de se risquer à tenter de définir l'essence du "coup de cœur", bornons-nous à en décrire les manifestations. Au premier acte, le libraire arrive sur les plateaux un peu défait, un peu mélancolique. Au besoin, il évoque les errements du monde auxquels il doit cet humeur sombre : la production pléthorique de livres, les meilleures ventes "lancées à grand renfort de marketing" qui éclipsent les "petits livres fantastiques". Et puis il a cette pénible impression d'être "bien obligé d'en passer par là" pour annoncer le livre... Mais heureusement, cette ombrageuse amorce laisse vite place au tour de chauffe : le libraire se met à présenter avec ferveur à la caméra, sous le regard encourageant de l'animateur, quelques livres qui préparent le terrain du "coup de cœur" - littérature étrangère surtout, parfois aussi littérature pour enfants ou bandes dessinées pour adulte "car aujourd'hui ce qui se fait en BD, ça n'a plus rien à voir avec Tintin et Milou, vous savez". Il s'agit d'agiter devant l'assemblée le plus grand nombre possible de livres aimables, car la mélancolie se prolonge en sentiment d'urgence... Dernier acte : ces mouvements préparatoires effectués, le véritable "coup de cœur" du libraire peut advenir. Son regard s'embrace à la vue du livre élu, il en résume brièvement l'histoire d'une voix de prophète ou de convulsionnaire, en révèle les thèmes, puis, au pic de son émotion, rayonne en exhortations, régressives et gourmandes : "achetez tout de suite ce bouquin !", "j'ai adoré ce livre !", "à dévorer d'urgence !", "celui-ci, franchement, allez-y, c'est mon chouchou de la rentrée"... A ce stade ultime de la rhétorique du "coup de cœur", l'enthousiasme devient sentiment océanique. Il est enfin temps d'espérer contre toute espérance – contre les vents du marketing et les marées de la surproduction ! C'est le triomphe du libraire télévisuel : transfiguré par son amour du livre, il en est le vigneron, le derviche, l'AOC. [...] »

« Nul doute qu'il faille renouveler le genre littéraire et historique de la biographie. Mais si c'est par "la biographie dialoguée et l'autobiographie à deux voix" comme y invite l'éditeur, retirons le mot même de "biographie" afin de ne pas en gêner la noblesse et inventons un autre genre pour qualifier la chose. » La chose, c'est le *Chirac* de Pierre Péan vu par Pierre

Assouline dans sa République des livres qui n'aime pas trop qu'on vienne piétiner ses plates-bandes de biographe confirmé. Et qui n'apprécie pas non plus que l'héritier d'Hergé critique ses propres travaux de biographe : « Savez-vous à quoi Nick Rodwell reconnaît un bon biographe d'Hergé ? Au temps qu'il a passé avec sa femme. Celle de l'un ou celle de l'autre ? Peu importe, c'est la même. En ce jour historique du centième anniversaire de la naissance de Georges Remi dit Hergé, M. Rodwell nous offre donc cette révélation qui nous dessille enfin sur la conception rodwellienne de la biographie, je dirais même plus, qui sur la conception rodwellienne de la biographie enfin nous dessille. Je n'invente rien, c'est dans sa bouche même, d'après son interview dans *Le Monde* : "En cette année anniversaire, nous avons considéré qu'il était de notre devoir de publier une biographie plus ou moins définitive. [...] Pierre Assouline est très sympathique, mais il s'est contenté de discuter un seul après-midi avec Fanny, ce qui n'est pas très sérieux..." »

Si l'on veut savoir ce qu'est un écrivain pénible, une seule adresse, celle du blog de David Foenkinos, hébergé sur le site de *Livres Hebdo*. Extraits : « Je tente le concept de la chronique improvisée. Jusqu'ici, cela ne s'était peut-être pas toujours vu, mais ce blog était le fruit d'une mûre réflexion intellectuelle [...] Je suis en train de lire le prochain livre de Beigbeder, *Au Secours Pardon* qui sort le 12 juin prochain (date anniversaire de mon premier amour : elle aura 33 ans, je n'en reviens pas...) car je reçois les livres en service de presse [...] Dans *L'amour dure 3 ans*, il y a cette pensée à laquelle je pense souvent : "Trente ans, c'est trop vieux pour être jeune, et trop jeune pour être vieux." Du haut de mes 32 ans je la trouve parfaitement juste. Je nage entre deux vies et deux époques, et je commence à me tourner vers mon passé avec le sentiment de mes jours futurs [...] Je me rends compte d'une chose : ma vie serait tellement plus calme, si j'avais toujours une femme enceinte près de moi. Ça doit bien se louer quelque part, une femme enceinte de poche. Si possible avec options : sans nausée et sans crise neurasthénique [...] »

En résumé. Belle ouverture pour Eve de Castro qui commente *La voyageuse de nuit* de Françoise de Chandernagor pour *Le Figaro littéraire* (22 mars) : « Il pleut longtemps sur le plateau creusois. Les hivers sont rudes, le crépuscule tombe tôt. Les arbres et les hommes s'ancrent profond dans la terre lourde, on revient dans ces forêts parce qu'on en vient, on y reste parce qu'on s'y retrouve. Les pierres grises du moulin, la mémoire, le livre en genèse sont des ventres. *La voyageuse de nuit* est le roman de ces ventres. » Remarquez, la fin n'est pas mal non plus : « Petit à petit, comme coule la vie, comme sous la pluie entêtée gonfle l'étang qui mène à la cascade, du puits aux souvenirs remonte la nuit. » Il n'y a pas que l'étang qui gonfle. Le même livre fait l'objet d'un résumé dans *Le Monde des livres* du 30 mars : « Mais comment rivaliser avec la puissance incroyable de la mère, farouche Athéna sortie armée de la tête de son père, Micha, soldat russe que l'amour a transformé en limonadier creusois qui excelle en couture comme en cuisine, mitonnant la vie de chacun, faisant le bâti des costumes dont elle a choisi l'étoffe ? »

Sentiments. *Le Figaro Magazine* (3 mars) : « Pour sa première œuvre, Stéphanie Polack [*Route royale*, Stock] a choisi de s'attacher à la souffrance que provoque la perte d'un amour. Sa plume alerte, imagée, extrêmement sensible, son style parfaitement maîtrisé révèlent le talent d'un auteur capable de renouveler le genre élimé du roman sentimental. Une façon personnelle de rappeler qu'il n'est de cœur en pleurs qu'un regard aimant ne puisse consoler. »

Ouverture de l'article du *Monde des livres* (9 mars) consacré à *Avant, pendant, après* de Jean-Marc Parisi (Stock) : « Le nouveau roman de Jean-Marc Parisi – son sixième – est de ces

livres rares qui, telle une chanson que l'on repasse en boucle, vous donne envie, sitôt refermé, de le rouvrir, pour se laisser étreindre par l'émotion d'une histoire d'amour triste et belle, d'une voix pleine de douceur, de rage et de mélancolie. » L'auteur s'exprime dans la colonne d'à côté : « Comment écrire une rencontre ? Comment décrire ce qu'on ressent quand on fait l'amour ? Comment parler de la douleur, de l'abandon ? Mais aussi, comment rendre le son d'une bretelle de soutien-gorge claquant sur une épaule ? » Il s'en pose des questions, cet homme.

Didier Van Cauwelaert sort un livre de souvenirs sur son père. *Le Figaro littéraire* (29 mars) salue donc *Le père adopté* (Albin Michel), « ce beau roman débarrassé de tout pathos ». La preuve par l'extrait : « Si jamais tu veux qu'on en parle..., me disais-tu à l'époque. Il y avait, dans tes points de suspension, toute l'affection patiente et attentive que j'éprouve aujourd'hui pour toi, depuis que tu as cessé d'être un simple mortel. » Sans pathos, peut-être, mais pas sans emphase.

Questions. Véronique Olmi, romancière, dans *Le Figaro Magazine* (10 mars) : « J'écris pour essayer de comprendre et je ne trouve aucune réponse. »

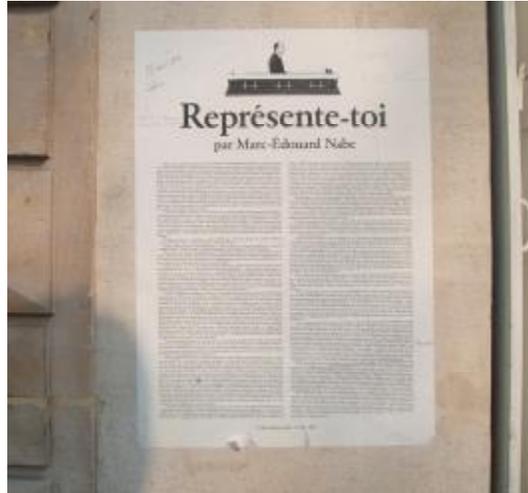
Dans le résumé de *Fracas* (Pascale Kramer, Mercure de France) paru dans *Télérama* (23 mai) : « ... à la faveur d'un éboulement de terrain, un énorme rocher est venu s'encaster devant la maison. Un bloc de pierre lourd et instable qui, posé au seuil du roman, semble agir comme un symbole – mais de quoi ? » Sur le même roman, *Le Monde des livres* (30 mars) jouait déjà sur le mode interrogatif : « Ce médecin à la retraite est bientôt requis par un accident, qui vient encore ajouter au désespoir : son fils, Cyril, l'appelle au chevet de Cindy, la baby-sitter de ses enfants, renversée par une voiture. La jeune femme est dans le coma. Survivra-t-elle ? Cette angoisse alourdit encore l'ambiance. »

« On ne sait jamais, en ouvrant l'un de ses livres, où cela va nous mener, et par quels chemins. A la fin, un peu sonné, on se retourne, on évalue, on tente de comprendre. Indubitablement, quelque chose s'est passé... Mais quoi ? » *Le Monde des livres* (4 mai) sur Caroline Lamarche, auteur de *Karl et Lola* (Gallimard).

Interview de Jean-Claude Carrière sur le site de *Livres Hebdo* à l'heure où le Salon du livre (où Raymond Poulidor fait preuve de la même longévité que sur son vélo) bat son plein :
Question : « Le Salon du livre : une manifestation que vous appréciez ? »
Réponse : « Oui. J'aime bien le côté foire, la foule. J'ai pris le métro pour venir et toutes les personnes de mon wagon, sans exception, sont descendues porte de Versailles. Toutes allaient au salon je crois. » Il faut dire qu'après, il n'y a plus que deux stations, terminus compris

Style. Alice Ferney (*Le Figaro littéraire*, 1^{er} mars) semble éblouie par celui d'Arnaud Guillon (*Hit-Parade*, Plon) : « Depuis son premier roman, il écrit dans le ventre du temps, avec une conscience exacerbée de sa fugacité et une mémoire absolue. » Dans ce livre, « le présent aussi devient le passé de l'avenir. Qu'en restera-t-il puisque rien ne dure ? » Mais il n'y a pas que ce jeu sur les temps : « Lorsque le héros est un homme, l'auteur dit "je". Si c'est une femme, l'auteur deviendra ce narrateur omniscient qui dit "elle". Guillon est un écrivain qui sait manier tous les pronoms. » Un vrai jongleur !

Littérature murale. Après un délicat « Et Littell niqua Angot » Marc-Edouard Nabe poursuit son activité pamphlétaire sous forme de dazibaos collés sur les murs de Paris. Eric Dussert a découvert la chose boulevard Voltaire, on en a trouvé un autre exemplaire rue de Babylone, en excellent état, appelant à la réélection de Jacques Chirac à la présidence de la République intitulé « Représente-toi ».



Chiffons. *Le Monde des livres* (2 mars) s'intéresse à *Cabine commune* de Delphine Bertholon (Lattès) : « Delphine Bertholon brosse des portraits variés qui trouveront un écho chez tous ceux qui ont déjà fréquenté les magasins de vêtements. » Ce qui fait du monde assurément.

Politique. « En France, l'admiration de certains écrivains et intellectuels envers la vieille dictature castriste demeure vivace », constate, attristé, le *Figaro littéraire* (8 mars) au moment de la sortie de *Castro est mort !* de Didier Goupil (Rocher) qui, Dieu merci, « a le bon goût de ne pas manger de ce pain rance ».

François Léotard, déjà mentionné dans cette chronique le trimestre dernier, affirme haut et fort son statut d'écrivain dans *Le Monde des livres* (9 mars) : « Maintenant, j'ose exprimer des choses que je n'aurais pas exprimées avant. Par exemple qu'une femme voudrait faire l'amour dans une église, ou lui faire dire : "Ceci est mon corps". Pour certains, c'est un blasphème ! »

Le Figaro littéraire (29 mars) évoque les projets de Marc Dugain : « Un écrivain à part, qui s'attaque à des sujets ambitieux (la Première Guerre mondiale, le FBI, Poutine et le KGB). L'auteur annonce que son prochain défi sera la figure de Mao. » Et Napoléon, c'est pour quand ?

« Car on en apprend autant sur le courage, le civisme et l'amour de la patrie en lisant Daudet et sa *Dernière classe*, Rouaud et ses *Champs d'honneur*, Gracq et son *Balcon en forêt*, qu'en bâillant d'ennui au cours d'éducation civique... » Le fait d'être cité par Nicolas Sarkozy dans une de ses discours de campagne électorale n'a pas tellement été du goût de Jean Rouaud qui a répliqué par une lettre ouverte dans *Le Monde des livres* (30 mars) : « Je mets au défi quiconque de trouver dans le livre le moindre accent patriotique. C'est une notion qui m'est étrangère. »

« Un livre courageux et d'une pertinence absolue, qui renvoie la triste génération de Mai 68 à ses contradictions, ses sophismes, sa misère morale, intellectuelle et spirituelle » *Le Figaro Magazine* (31 mars) à propos de *La confusion des sexes* de Michel Schneider (Flammarion).

P.M.U. *Le Figaro littéraire* (8 mars) consacre une double page aux relations des écrivains avec les animaux. Les révélations fracassantes (« On susurre que ce membre influent de l'académie Goncourt [François Nourissier] aurait soutenu Michel Houellebecq, maître de Clément [un chien, donc], par solidarité canine ») y côtoient les confessions dont celle de Christophe Donner qui « crée lui aussi une œuvre littéraire et équestre. "Ce sont les courses de chevaux qui me passionnent, le mélange du pari et de l'animal, l'alliance du vice et de la vertu." Le paradoxe, c'est que perdre oblige Christophe Donner à écrire. Autrement dit, s'il avait empoché de coquettes sommes, c'eût été fini de la littérature. » On l'a échappé belle.

Fines lames. Le style de Jean-Marc Parisi (*Avant, pendant, après*, Stock) d'après *Le Figaro Magazine* (3 mars) : « Concentré, coupant comme trois lames de rasoir. Oreille sûre. Art du portrait en quelques coups de crayon. »

Télérama (21 mars) plutôt intrigant : « Christophe Paviot [*Devenir mort*, Hachette] impose une écriture au couteau, violemment souterraine, pour rappeler que les parents n'ont pas à savoir, que les enfants ont tout à cacher, que la vie est un mensonge et la mort une perversion. » L'écriture « violemment souterraine » donne à réfléchir, c'est certain.

Littérature organique. Patrick Besson chronique le dernier livre de Gabriel Matzneff, *Les demoiselles du Taranne* (Gallimard) dans *Nice-Matin* (8 avril) : « Il est fascinant, comme un gros bébé centré sur ses besoins : manger, dormir, faire caca, pipi et sucer le pouce de sa voisine, beaucoup plus jeune que lui. »

Selon *Le Figaro littéraire* (10 mai), le dernier livre de Franz-Olivier Giesbert (*L'Immortel*, Flammarion) « est rédigé par un écrivain de sang, et griffé de sa marque, inimitable [...] Il y a longtemps que les amateurs de Franz-Olivier Giesbert savent que celui-ci a de l'humanité une conception largement organique [...] On en demande pardon au lecteur qui parcourrait cet article en se restaurant, sueur, croûtes d'eczéma, haleine de chacal sont au menu de *L'Immortel*. » Appétissant.

Le Figaro littéraire (26 avril) à propos de *Cab et compagnie* de Christian Pernath (Albin Michel) : « Ce roman, Christian Pernath l'a écrit avec ses fils jumeaux sur les genoux et ça se sent. »

Pour vos vacances. *Le Figaro Magazine* (6 avril) invite ses lecteurs à célébrer le Prix littéraire des mers du Sud : « Michel Schneider, lauréat pour *Marilyn dernières séances*, paru aux éditions Grasset, ainsi que les membres du jury de ce troisième Prix littéraire des mers du Sud, qui récompense le meilleur roman français d'évasion, se retrouveront du 8 au 16 mai à l'île Maurice, au One & Only Le Saint-Géran, pour une semaine littéraire organisée en partenariat avec Air Mauritius et Air France. Au programme ? Des causeries littéraires et des signatures animées par un auteur différent chaque soir, de 18 h 30 à 20 h 00, au restaurant Paul & Virginie. On y croisera Françoise Chandernagor, Douglas Kennedy, Didier Van Cauwelaert, Jean-Christophe Rufin, François Busnel ou encore François Lelord. Pour concilier culture et farniente ! »

Mot de la fin. Jean-Louis Ezine, dans *Le Masque et la Plume* (29 avril) à propos du livre de Catherine Robbe-Grillet, *Le petit carnet perdu* (Fayard) : « Dommage qu'on l'ait retrouvé. »